

jeunesse

TRAFIC DE DRAGONS



UN ROMAN POUR ENFANTS
Le neveu de Migrelin explore les archives secrètes de son oncle et découvre une histoire extraordinaire. A 9 ans et demi, Migrelin est parti avec sa grand-mère, armée d'une canne pour se défendre en cas d'attaque d'anniversaire, à la poursuite de trafiquants d'animaux. De la France à la Chine en passant par l'Angleterre et le Brésil, on suit leurs aventures à travers des rapports du surprenant Ministère des affaires étranges, des lettres d'un mystérieux mage et des coupures de journaux, sur les traces du Dragon-Bisous dont toutes les grandes puissances aimeraient s'emparer. Une aventure farfelue et pleine de rebondissements dans un monde qui ressemble étrangement au nôtre. Pour tous ceux qui ont le goût de la magie et un peu de curiosité. CH

> **Elzbieta**, *Les aventures rocambolesques de l'oncle Migrelin*, Rouergue, coll. Dacodac, 64 pp., dès 9 ans.

HISTOIRE DE FAMILLE



UN ROMAN POUR ADOS

Nous sommes en 1916, au Chili. Au pied d'un arbre, le célèbre bandit Butch Cassidy est endormi. Au matin, il sera mort. Mais avant de le tuer pour venger leur père, Elie et Elias vont raconter l'histoire de leur famille et tout ce qui les a menés là. Une histoire qui commence sur l'île de Pâques avec Poki, leur grand-mère, la femme-oiseau qui rêvait de forêt. Un récit plein de magie, de rêves et de personnages hauts en couleur, de la femme aux huit doigts à Cosmo le chiffonnier de Valparaiso en passant par Pawel, le fils de Poki et de l'homme qui avait perdu son ombre. Ce roman emmènera le lecteur dans un monde qui le fera rêver d'aventures, de voyages et de poésie. La longueur du texte n'est pas un obstacle pour qui se laissera emporter. CH

> **Alex Cousseau**, *Le fils de l'ombre et de l'oiseau*, Rouergue, coll. DoAdo, 432 pp., dès 13 ans.

Philippe Claudel, peine de vie

Portrait. Rarement méditation sur la mort n'aura semblé si vivifiante que dans «L'arbre du pays Toraja», le nouveau roman de l'écrivain lorrain. Un homme fait de failles et de drôlerie.

THIERRY RABOUD

P

«Philosopher, c'est apprendre à mourir.» Montaigne avait raison. Mais peut-être aurait-il pu ajouter: écrire, c'est apprendre à vivre malgré cet horizon de nuit vers lequel nous convergions tous. Philippe Claudel en fait la démonstration dans les pages éblouissantes de son nouveau roman, *L'arbre du pays Toraja*. Parvenu à la cinquantaine clairvoyante (ce milieu du gué où ce qui reste à parcourir n'aura de la saveur que dans le souvenir de ce qui a déjà été traversé), l'écrivain et cinéaste français s'arme de mots pour affronter la fâcheuse faucheuse. Une réflexion mortifiante sur le sens de la vie? Non, une ode vivifiante à ce que la mort nous laisse quand elle daigne détourner son regard noir.

A moins que ce soit notre monde qui préfère regarder ailleurs... «Oui, nous avons un problème avec l'appréciation de la mort, et particulièrement en France. Plus on allonge l'espérance de vie, plus la mort semble devenir une erreur, une obscénité. On tente de tuer la mort, mais cela ne fait qu'augmenter l'angoisse à son sujet», explique posément Philippe Claudel, venu de sa Lorraine natale au dernier Salon du livre de Genève pour présenter son ouvrage.

Il doit son titre mystérieux à une tradition fascinante. Chez les Toraja d'Indonésie, un enfant trop tôt disparu est enveloppé dans un linceul avant d'être déposé au cœur d'un tronc creusé. Son retour vers le ciel accompagne ainsi la croissance de la nature en un rite célébrant la mort que nous aimerions tant ignorer. La puissance symbolique de cette inhumation sylvestre traverse ce texte méditatif d'une épaisseur rare, cousu pourtant d'insignifiances fugaces, de modestes épiphanies, de tristesses pâles formant ensemble «cette danse incohérente, parfois belle, parfois grotesque, qu'est notre vie».

«L'art m'a sauvé»

Danse où Eros et Thanatos se toisent comme de vieux amants peu sûrs de leur désir, trop habitués aux étreintes pour s'en réjouir. Au cœur du bal, le narrateur, cinéaste cinquantenaire lui aussi. Animé de la tension entre deux pôles magnétiques féminins, il trouve sa voie en



A 54 ans, Philippe Claudel signe un texte d'une grande maturité, lui pour qui «la littérature parvient à rendre la vie plus vivante». HERVÉ THOUROUDE

contournant les béances qui l'entourent: suicide d'un camarade, disparition d'un nouveau-né, survie confuse de la mère en maison de retraite. Puis ce cancer annoncé de son ami et producteur Eugène. «Nous autres vivants sommes empris par les rumeurs de nos fantômes», constate le narrateur. Des rumeurs qui bourdonnent au fil de ce roman perclus de questions, comme autant de garde-fous au rebord du fossé de la dernière chute. «Oui, j'ai voulu m'interroger sur comment rester vivant, comment faire participer à notre vie ceux qui ne sont plus là, quelle médiation entretenir avec ses absents, avec ses douleurs», note l'auteur.

Et l'on sent que les siennes sont vives. En 2013 disparaissait Jean-Marc Roberts, son éditeur chez Stock, ami de toujours. Le voici qui revit magnifiquement sous les traits de plus en plus marqués d'Eugène, au cœur de ce roman qui est un lumineux tombeau de papier. Lumineux car troué d'illuminations artistiques: «Ce livre est avant tout une célébration de la vie. Et être le plus vivant possible, c'est sentir la vie des autres, leur amour, leur amitié ou leurs créations. D'où cette place prépondérante accordée à l'art.» Parole de cinéaste, habile à transposer en prose sa science du montage, alternant les focales, variant les cadrages, se jouant des profon-

deurs de champ pour laisser apparaître dans le décor quelques admirations, quelques maîtres emblématiques, Kundera, Godard ou Piccoli.

L'art, et la vie est sauve? Il en est la preuve: «J'aurais pu partir dans des voies très destructrices, mais l'art m'a sauvé», dévoile-t-il sobrement. Pour en savoir plus, il faut plonger dans la biographie fournie par l'Académie Goncourt dont il est membre depuis trois ans, où sa jeunesse est dépeinte en «distributeur de prospectus, manœuvre sur des marchés itinérants, représentant en parfums contrefaits, cobaye pour l'industrie pharmaceutique». Puis cette rédemption du soiffard impénitent en lettré invétéré. «Ecrire, c'est une façon d'être au monde, de vivre sa marginalité de manière acceptable», affirme aujourd'hui le réalisateur de quatre films et auteur d'une trentaine d'ouvrages dont *Les Ames Grises*, honoré du Prix Renaudot en 2003.

Humour d'un émerveillé

On croyait devoir faire le portrait de l'artiste en triste sire. Mais c'est bien la lucidité émerveillée qu'il faut retenir chez cet homme trop conscient que les pages déjà noircies sont plus nombreuses que celles encore à écrire. «Quand j'étais jeune, le temps était infini, je le jetais par les fenêtres. Avec l'âge, j'ai développé une attention plus aigüe au spectacle du monde et des autres. Et oui, j'écris des livres graves mais dans la vie, j'aime me fendre la gueule!»

Pour lui donner à la fois tort et raison, un délicieux petit opuscule vient de paraître, au titre long comme une courte blague. De page en page, une litanie d'écrivains ratés, «faiseurs de fumée» qui multiplient les raisons drolatiques de ne rien publier... Et ce n'est pas tout: «Je prépare un autre livre plein d'humour sur les mille et une façons de mourir. Je m'amuse à désacraliser la mort, pour mieux atténuer la peur.» La sienne, peut-être. La nôtre, assurément. Ecrire c'est apprendre à vivre. Lire Philippe Claudel aussi. I

> **Philippe Claudel**, *L'arbre du pays Toraja*, Ed. Stock, 210 pp.

> **Philippe Claudel**, *De quelques amoureux des livres...* (etc.), Ed. Finitude, 113 pp.

un roman primé

Sauter du réel en marche



La fiction ne sert pas qu'à amplifier le passé, elle peut aussi en combler les vides. David Bosc s'y essaie hardiment dans son livre *Mourir et puis sauter sur son cheval*, dont le titre aventureux est emprunté à un vers de Mandelstam. Un petit roman étonnant, auréolé du Prix Michel-Dentan 2016 qui sera remis à son auteur jeudi soir à Lausanne.

Après le très remarqué Claire Fontaine, l'écrivain français, installé dans la capitale vaudoise où il travaille pour le compte des Editions Noir sur Blanc, est parti d'un fait

divers pour mettre en branle l'imaginaire. En septembre 1945, une jeune artiste espagnole vivant avec son père à Londres est retrouvée morte, après avoir vraisemblablement sauté d'une fenêtre. Les journaux de l'époque s'emparent de l'histoire pour conclure à un accès de folie. David Bosc, lui, donne à voir ces coupures de presse avant d'imaginer le journal intime de Sonia Araquistáin, tressé de mots où débordent son monde intérieur. Dans le Londres de l'après-guerre, on découvre ses amours impulsives, ses filatures rêveuses, sa liberté aiguillonnée par «une joie d'évadée, des enthousiasmes de jeune chat qui lutte avec les ombres, agresse les mirages». Une prose gonflée de mystère, en subtil décalage avec les carcans du réel. TR

> **David Bosc**, *Mourir et puis sauter sur son cheval*, Ed. Verdier, 99 pp.

un colloque public

Jean Tinguely à la loupe



Tinguely influence-t-il encore la création contemporaine aujourd'hui? L'artiste était-il Bâlois ou Fribourgeois? Pourquoi portait-il si souvent un bleu de travail? Des réponses à ces questions – et à de nombreuses autres – seront apportées jeudi 19 et vendredi 20 mai durant un vaste colloque interdisciplinaire intitulé *Jean Tinguely, mythes et survivances*. Il est organisé conjointement par le Musée d'art et d'histoire de Fribourg (MAHF)/Espace Jean Tinguely - Niki de Saint Phalle et l'Université de Fribourg.

Au MAHF le jeudi puis à l'université le vendredi, le public aura l'occasion de se plonger dans l'univers extrêmement riche du sculpteur né à Fribourg en 1925 et décédé à Berne en 1991, grâce à de nombreuses expositions (ne dépassant pas 45 minutes). Ils seront donnés par des étudiants en histoire (de l'art) contemporaine, mais également par le directeur du monumental *Cyclop* construit par Tinguely et ses amis à Milly-la-Forêt, les directeur et directeur adjoint du Musée Tinguely à Bâle ou, entre autres, la directrice adjointe du MAHF. L'artiste Olivier Suter, auteur d'un excellent livre sur le Torpedo Institut (Ed. Patrick Frey) reviendra justement sur la naissance et la disparition de cet antimusée basé à La Verrerie. AL

> Programme détaillé sur www.tinguely2016.ch

un festival

Quatre cents coups de blues



Septième du nom, le Blues Rules Crissier Festival fera la part belle à la plus ancienne des musiques afro-américaines. Le week-end prochain, curieux et connaisseurs ont rendez-vous aux portes de Lausanne avec une foule d'artistes d'Europe et d'outre-Atlantique. Parmi eux, on retrouve un certain Mr Rodgers, Mighty Mo de son prénom d'artiste. Héritier de l'âme du blues et de la soul, le grand «MMR» est devenu un peu par hasard la principale tête d'affiche de cette édition 2016 puisqu'il a été invité à remplacer au

pied levé Naomi Shelton, la diva des Gospel Queens, contrainte d'annuler sa venue suite à un accident.

Un mal pour un bien, se dira le public friand de voix éraillées, qui pourra aussi se régaler en compagnie de Cedric Burnside, petit-fils du légendaire R. L. Burnside, ou de la bande à Floyd Beaumont (PHOTO CHRISTOPHE LOSBERGER), un quartette genevois aux allures on ne peut plus mississippiennes. Parmi les autres hôtes, citons encore les révérends Deadeye et James Leg, The Chainsaw Blues Cowboys ou Johnny Montreuil, alias le Johnny Cash des banlieues. Du beau monde pour transformer les jardins du château de Crissier en une petite et conviviale capitale musicale le temps de deux soirées sans fin... BI

> Blues Rules Crissier Festival, 29/30 mai. Infos: www.blues-rules.com